
M A N U S C R I T

LES ADIEUX
de Elfriede Jelinek

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Yasmin Hoffmann & Maryvonne Litaize

cote : ALL01D409

Date/année d'écriture de la pièce :
Date/année de traduction de la pièce : 2001

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Les Adieux

(Quelques jolis garçons, les visages maquillés en un éternel sourire, vêtus de barboteuses bouffantes, entourent un homme qui a, lui aussi, dessiné sur sa bouche un éternel sourire et s'adresse aux garçons. Avec un sourire qui n'est ni grotesque, ni clownesque, mais vraiment joli, quoique légèrement inquiétant, les garçons répandent des pétales de fleurs sur l'homme. Si cela revient trop cher d'engager des garçons, on peut aussi lancer les pétales depuis les cintres. Non, des filles ne conviennent pas. Chaque garçon interpellé se tourne vers le récitant du "Monologue de Haider" en prenant une attitude méditative et mélancolique dans laquelle il se fige un moment. On peut aussi faire tout autre chose. Ils peuvent aussi bien tous porter des culottes de peau, cela m'est égal. En outre pourrait se joindre à eux une pythie ou quelque Grec en chiton qui aiderait le récitant et dirait le texte avec lui quand il s'arrête ou a perdu le fil.)

La confiance, nous la chassons du pays, car nous sommes forts! Non, pardon, la confiance, nous l'apportons, le corps léger comme une plume. Quand nous nous regardons, la peur soudain se fait petite. On peut se fier à nous comme à la mort: et maintenant nous voilà! Où? Quand? Nous ne le savons pas encore au juste, mais qu'importe, non, nous ne sommes pas partout les bienvenus, mais chez les braves gens qui refusent d'être violentés dans leurs lits, là, oui. Le venin des écrivillons s'égoutte en vain sur le sol. Ils répandent des mensonges qui polluent champs et blés. Nous, nous dansons la polka, la tyrolienne, la ronde - tout, sauf le boogie, ah ça non! - tandis que le ciel insouciant nous envoie neige et soleil. Pour nous enlacer. Nous ne fuyons pas, nous prêtons l'oreille à la voix de la patrie, de nos parents - de notre père bien-aimé surtout. Le pays nous appartient, après cette longue et heureuse traversée où notre étrave fendit les vagues de hurlements qui s'élevaient en vain devant notre proue. La colère des

écrivains, leur poison ne nous arrêta pas, nous sommes revenus, revenus, les citoyens n'étaient-ils pas réunis tous ensemble et notre procès ne se termine-t-il pas dans la joie! Et nous voilà! Nous sommes venus à point nommé, d'ailleurs ne nous a-t-on pas appelés? Rien de ce que nous ferons ne sera tout à fait faux, rien ne sera tout à fait juste, et rien ne sera dangereux. Tout sera comme toujours, sauf que nous apportons l'urne rouge de sang. Le guerrier ne sera pas seul à saigner sous la lance, tous ils devront saigner, verser disons, quinze pour cent de leur sang, enfin non, pas tant que ça, un peu moins peut-être. Certains même beaucoup moins. Nous n'aurons pas à nous défendre. Nous aurons constamment à nous défendre. Qu'importe. Les reproches ne nous atteindront plus. L'eau jaillit, si jolie, les maillots de bain nous appellent, les planches à voile taillent les vagues, nous n'avons plus à nager entre deux eaux, nous surfons sur les crêtes, et pour toujours. Les gars, c'est formidable! Quelqu'un veut-il gagner le large? Nous, nous, avec joie! La porte est grand ouverte! Nous avons eu des torts, mais à présent on nous donne raison. On nous a élus. Nous jurons que ce n'était pas nous, et hop, passez muscade, ce n'était vraiment pas nous. Notre nouvelle loi ne viole aucun règlement, pas question de tout bouleverser à partir de cet instant! Le monde ne sortira pas de ses gonds. Il sera exactement comme toujours, mais plus ouvert, plus libre. En revanche, totalement fermé à d'autres. On ne nous la fait pas. La mort appelle la mort. Meurtres anciens. Meurtres récents. Pas de meurtre du tout. Qu'importe. L'ignominie du meurtrier lui vaut aujourd'hui les honneurs! Braves gens! Pourquoi cela s'arrêterait-il? C'est parfait! Les princes de l'esprit se déchaînent. Jusqu'ici ils battaient la mesure et comme des coups de poings nous lançaient leurs cris à la tête. En vain. Car nous sommes là. Nous n'avons pas à nous unir pour mal agir, il y a longtemps que nous sommes associés afin de faire ce que bon nous semble. Et tous les autres aussi ont déjà ce qu'ils méritent. N'ayez crainte, vous autres parents! Il me faut à présent retourner dans ma province. Mais racontez autour de vous que vous m'avez vu. Je le répéterai moi aussi aux autres. Nous racontons aux voisins, s'il s'agit de nos voisins, nous racontons aux enfants, s'il s'agit de nos enfants, que nous allons leur donner de la force. D'une main légère.

Et voilà que ces princes auto-proclamés, les princes de la poésie, se remettent à nous taper dessus, encore et encore. Mais une fois de plus ils ne tapent que sur leurs propres têtes. Le dernier coup nous revient. Que leurs crânes résonnent. Les touffes de cheveux tomberont, les touffes de chair tomberont, les pantalons tomberont. A partir de maintenant, il n'y aura plus que de la joie. Rien ne sera plus jamais triste. Jamais plus les hommes n'apprendront sous les gémissements, d'ailleurs ils n'apprendront plus jamais rien. Ils resteront entre eux, dès cet instant, oui dans leur propre milieu. Déjà nos bouches nous font mal, tant nos langues sont bien pendues, mais les choses vont se calmer. C'est merveilleux, nous nous sommes battus, et pouvons à présent fêter la victoire. C'est ce qu'on dit lorsque nous parlons sur toutes les chaînes. Apprendre à vaincre, c'est apprendre à fêter, et fermer les yeux. Du chant funèbre au chant d'allégresse. Ne parlons plus de tombeau ni de mort! Les prêtres du mensonge: leur parole est accusation. La nôtre est: mon poing sur la gueule, clac, boum! crac, la rotule! Quoi? - un dernier mot se dresse encore? A bas, le mot, et plus vite que ça! Que ferais-tu de nous, si on te laissait faire? Par ici, l'autre mot, le juste mot, toi qui ne sors pas d'un esprit confus et qui as fait de nous des rois! Voyez combien nous sommes inoffensifs lorsque nous gouvernons. Le principal c'est de gouverner. Nous ne faisons rien. Et nous n'avons rien fait. Le mot en question c'est: l'ordre. D'emblée ce mot est adopté par tous ceux qui aiment que l'ordre règne chez eux. Montre-toi un peu, mot, tu as fière allure! Mot familier! Si tu as besoin de te soulager, des portes d'or s'ouvrent également pour toi - sur ces portes, une plaque: "lieu d'aisance à l'usage des terroristes de la vertu". Entre sans hésiter, cher mot, tire la chasse! la chienlit, qu'elle aille pisser ailleurs! Tes père et mère honoreras, ton père surtout. Ta mère: de toute façon elle est toujours là, de par sa nature même. Chacun doit faire preuve de hardiesse. Chacun doit être à l'entraînement, qui sait qui surgira pour sentir notre fouet. Quand nous nous regardons, nous nous donnons la bonne réponse, phrase pour phrase, mot pour mot. On nous comprend. Chacun nous comprend. Nous rêvons de mettre tout le pays à la porte, ce pays où nous ne serons jamais que des accusés - devant quel tribunal? - mais alors où régnerions-nous et où